

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1934, tome 33, p. 216-219

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE

REMERCIEMENTS

Tien-Hô, profondément touché des nombreuses marques de sympathie reçues à l'occasion de la cruelle perte de deux francs qu'il vient d'éprouver, pour une nuit sans sommeil, remercie sincèrement toutes les personnes qui, de près ou de loin, l'ont soutenu dans cette terrible épreuve, et en particulier l'« œil ouvert », qu'il prie de fermer.

Mais que ne t'ai-je donc vu, ô œil ouvert, si fidèle à l'obscurité et justement désireux d'y rester, lors de mon passage nocturne dans un autre lit que le mien ; que n'ai-je vu cet œil « ouvert tout grand dans les ténèbres, lugubre et hagard », que Caïn, assis sur une chaise, fixait autrefois de ses yeux préhistoriques ? Il est vrai que les temps ont remplacé les cavernes, vraiment peu confortables, par de si belles chambres et que jamais, non jamais, je n'ai encore eu l'idée cynique d'abattre mon jeune frère. Pour parler franchement, ça ne m'intéresse pas trop de savoir si son sacrifice est plus agréable que le mien aux yeux de notre Créateur, et il m'est plus doux et combien plus appétissant d'abattre ces coings qui, du haut de leurs cognassiers respectifs, tombent dans la zone interdite de la Grande-Allée avec ce bruit voluptueux d'outre...-chute. Et puis, les 500 lignes prévues pour une telle atteinte à la loi du bien commun me flattent beaucoup plus que cet espèce d'œil ouvert, que je me plais à imaginer, la nuit, au milieu des étoiles, affecté de cet air anatomique qu'on a si bien attribué à la lune.

Ce fut en plein jour, que, pour la deuxième fois, les murs de l'Abbaye tremblèrent au son tragique de la cloche d'émeute qui sema la panique parmi les Chanoines, les convoquant tous en une réunion extraordinaire. L'économe, qu'un embonpoint très peu factice empêche de courir ventre à terre, croyait qu'on lui reparlerait de ces poules qui, il y a à peine deux heures, flambaient de toutes leurs plumes. Lorsque tous ces messieurs les professeurs eurent signalé leur présence indispensable par quelques signes manifestes, tous se turent — même Monsieur Viatte — ;

on ferma la porte et, dans le silence, le « Recteur magnifique », prenant la parole, dit : « Messieurs, demain aura lieu la promenade aux châtaignes. J'espère que vous ne dépasserez pas la mesure. » On lui répondit : « Amen », et la réunion fut dissoute. A la sortie, Monsieur Grandjean, sans doute absorbé par quelque beauté euclidienne, se trouva tout aise d'avoir compris qu'il pourrait atteindre la mesure (10 litres), et Monsieur le Recteur, dans la solitude de sa chambre, se mit à la recherche de l'affiche rouge : le lendemain nous eûmes congé.

Au dîner tous les Rhétoriciens invoquèrent ce que, le matin même, leur professeur avait qualifié de « déesses-humides ». Ils les supplièrent de leur épargner la pluie et, confiants de cette assurance que seule procure une prière bien faite, nous partîmes pour les châtaignes, leur gloire et leurs suites.

Ce fut magnifique, malgré le sourire quelque peu sceptique dont nous gratifia le Frère Portier. Avant de manger les châtaignes, les Allemands enfoncèrent dans le terrain de fête tout ce qu'ils purent trouver en fait de bâtons et de branches d'arbre. Grognuz — Marcel, le plus jeune — orna ce qui lui sert de bras, de chiffons multicolores, glorieux trophées de ses luttes avec des petites sœurs pas très commodes. N'oubliant pas non plus qu'il jouait aux prisonniers, il courut très fort et mangea une double ration de fromage : tels devaient être, en moins sympathiques, évidemment, les valeureux Suisses de Morgarten.

Le retour, par contre, s'effectua dans la plus belle des débandades, ce qui fit songer Michellod à la Bérésina de son cher Napoléon. En étude, ce fut plus alarmant encore. Berra qui, au dire de tous, est très ingénieux — ou tout au moins ingénu — jura de se munir d'un dictionnaire lorsqu'il vit Raphy Morand, les yeux hagards, revenir dans la salle les traits contractés par suite des méfaits d'une douloureuse révolution intestinale.

Ruedin Jean, qu'on promut au grade de secrétaire-caissier, comme délégué plénipotentiaire, à l'Helvétia, du style chevalin en gros, profita sagement du désarroi général et forma l'équipe qui, le lendemain, irait battre ces externes qu'un commun amour du ballon rond avait réunis pour provoquer la deuxième des Grands. Ce fut un match mémorable : les spectateurs jouirent même du droit de fumer et tous se plurent à constater que le meilleur homme sur le terrain ne fut en tout cas pas l'arbitre. D'aucuns allèrent même jusqu'à avancer qu'il était bouché. Que voulez-vous, tout le monde ne peut quand même pas s'appeler Metzger pour des prunes. A la fin de la partie, celui-ci compta sur les doigts de la main, vérifia le résultat sur ceux des pieds et conclut, en allemand, que le score serait de 5 buts à 3 pour les meilleurs. On les cherche encore...

Ce fut le dernier événement sportif d'avant-retraite, l'Abbaye ayant refusé d'homologuer le nouveau record que Monsieur

Chervaz tenta de battre, un certain jeudi, sur la route de St-Maurice à Evionnaz. Le succès lui sourit, car qui donc ne pourrait sourire à sa vue si accueillante ? Dans un style très apprécié et plus appréciable encore, il s'attaqua pour cette fois au record du monde de l'heure (44 km 744 de Richard) et le rabattit à 5 km 002). A cette occasion l'Union Vélocipédique Suisse le considéra comme un espoir et le collègue l'acclama comme un héros. Morale : Aide-toi et le ciel t'aidera.

« Enfin la retraite vint ! » aurait dit Boileau, s'il avait eu la chance d'être mon contemporain. Cette année, elle suivit même la représentation des « Femmes Savantes », de Molière, donnée par la troupe du Théâtre indépendant de Paris. Plusieurs voulurent y voir une ironie, d'autres une simple coïncidence, beaucoup n'y virent que du feu.

On nous avait donc tous réunis dans la royale église en proie aux meilleurs sentiments d'amour et de joie — Monsieur Closuit ne nous avait-il point promis de ne pas nous surveiller — ; tout était prêt, lorsque les autorités compétentes s'aperçurent qu'il nous manquait un prédicateur. On parcourut en hâte les annonces publicitaires des journaux du matin et le téléphone marcha. Entre temps nous eûmes l'occasion — unique — d'entendre Monsieur Bussard, lequel eut tout juste le loisir de comparer la retraite à un phare et de conclure son premier sermon par cette apocalyptique sentence : « Les fous c'est nous. Ainsi soit-il. » Il dut céder la place au Révérend Père Carpentier. Celui-ci nous parla de la grâce et de l'enfer, en nous recommandant le charmant nom de Christophe. Remercions-le de nous être vraiment apparu comme un « porteur-de-Christ ».

Mais le bienfait le plus reconfortant que nous procura cette retraite était sans doute le pouvoir de méditer nos fautes passées ; quelques étudiants eurent même la présence d'esprit de les réparer. Qu'ils soient loués. Dans ce but, on avait mis à leur disposition la chapelle entière. Quelques célébrités — Zuber et Cie — se retrouvèrent à la tribune et gratifièrent leurs ouïes de quelques cantiques très émouvants. Dans l'auditoire, beaucoup s'essayaient au chemin de la Croix. Pitt, qu'un directeur de conscience avisé entraîna régulièrement sur les traces du Seigneur, fut la révélation du jour, malgré sa préférence pour la piste cendrée. Le très sage et très doux Mômô trouva qu'il est plus intéressant de pratiquer le chemin de la Croix assis, et pendant de longues heures, et des demi-heures forcément plus courtes, on le vit réciter le chapelet avec tout le sérieux que requiert une si sainte occupation. Schneider fut plus expansif dans ses prières ; il eut comme le pressentiment de devoir garder ses larmes pour plus tard.

Au réfectoire, Geinoz nous entretint paternellement de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de sa sœur Pauline. De Preux

tournait à tout moment sa tête, d'une beauté très polaire aux traits antarctiques, et semblait guetter le fracas imminent de cinq assiettes brisées qui produiraient une belle impression. Quelquefois son regard se croisait avec celui d'un des chevaliers de la table ovale : le sourire rituel, et c'est tout, car on est en retraite.

Et vint le dimanche, avec sa communion générale et toutes les résolutions qu'on prend sur un billet soigneusement égaré. Chez les petits, Gogniat jura de suivre la voie de ses cousins de vénérable mémoire, Vogel de se procurer au plus vite ses livres de classe, une plume et un encrier ; Cot-Cot promit à son vieil oncle de ne plus user de son coussin et de se mortifier, tandis que l'interminable frère du dortoir prit la résolution, assez excentrique, de ne plus faire ma chambre qu'il laisse, depuis trois matins, dans un « statu quo » très peu en rapport avec la dignité de l'antique maison dont j'occupe, ainsi que tous les Grands, les lieux les plus élevés.

Mais la retraite nous réservait quelque chose de bien plus beau. A 8 heures, café complet, pain, beurre, confiture et même, sur chaque table, une superbe caisse pour les serviettes. De suite les Rhétoriciens baptisèrent Pauline celle qui avait eu l'honneur de tomber parmi eux. Deux jours plus tard Humanité avait sa Julie, Syntaxe sa Pénélope, Commerciales leur Gertrude et les « Rebutis » leur Bélise motorisée. Le troisième jour, à 7 h. 18 exactement, les humanistes virent avec stupeur Pasquier lever ses yeux et ses palmes vers le ciel, que lui cachait un malencontreux plafond, et son âme mystique exhala ces paroles ailées :

« J'aime de ce coffre la géométrie dynamique et ligneuse ».

Il dit, et ses paupières se clorent ; les bras moteurs ramenèrent leurs mains sur la table de sept heures vingt.

« Après quelques moments, l'appétit vint... la faim le prit... il fut tout heureux et tout aise de rencontrer »... un bon fromage de petit gruyère.

Vivent la Suisse et son industrie laitière !

Jean-Etienne BERCLAZ